

Il mourut.

Les pauvres—les anciens pauvres—de Bagdad suivirent toutes ses funérailles, et beaucoup pleuraient.

II

Par delà les temps, par delà l'espace, par delà les formes...

Où donc, alors ?

Je ne sais, ni moi ni personne.

L'âme de Touriri comparut devant Ormuz pour être jugée.

Ormuz lui demanda :

—Qu'as-tu fait sur la terre ? Quelles sont tes œuvres ?

Touriri, fort tranquille sur la sentence prochaine, répondit avec modestie :

—Certes, j'ai été faible, n'étant qu'un homme. Je me suis délecté aux belles lignes, aux belles couleurs, aux sons, aux parfums, aux contacts suaves et aux jeux futiles de la parole. Mais j'ai fondé de mes deniers quatre hôpitaux, j'ai donné aux pauvres neuf parts de mes biens, et je n'ai gardé pour moi que la dîme.

—Il est vrai, dit Ormuz, que tu ne fus pas un méchant homme et que, même, tu fus souvent conduit par un esprit de douceur. Néanmoins, tu n'entreras pas cette fois dans mon Paradis. Mais ton âme redescendra dans un autre corps et tu vivras une nouvelle vie terrestre afin d'expier et d'apprendre.

Touriri, fort étonné, demanda :

—Qu'ai-je donc à expier, Seigneur ?

—Rentre en toi-même, dit Ormuz, et connais-toi mieux. Quelle était ta pensée quand tu donnais aux pauvres ton bien ? Et, le jour où tu rencontrais le vieux mendiant, la femme pâle avec son nourrisson et l'homme sans bras ni jambes, qu'as-tu ressenti dans ton cœur ?

—Une immense pitié pour la douleur humaine, répondit Touriri.

—Tu mens, dit Ormuz. Leur vue te fut d'abord une surprise désagréable. Elle te rappelait trop brutalement l'existence de la souffrance et de la misère. Puis tu leur en voulais d'offusquer tes yeux par leur malpropreté et leur laideur. Tu leur en voulais aussi de leur avilissement, de la bassesse avec laquelle ils t'imploraient, et de l'opiniâtreté de leurs traînantes prières ; et tu leur jetais l'aumône avec dégoût. Tu méprisais si fort les malheureux qu'un jour tu ne pus supporter leurs actions de grâces, car la grossièreté des effusions populaires t'irritait ; et la délicatesse de ton goût refusa à ces pauvres gens le droit de te prouver, par leur reconnaissance, qu'ils n'étaient pas indignes de tes bienfaits. Tu t'efforças de supprimer la misère, estimant qu'elle souille le monde et qu'elle déshonore la vie. Mais je te le dis, moi qui sonde les consciences, il y eut de la révolte et de la haine dans ta charité.

—Mais, reprit Touriri, ce que je haïssais, ce n'étaient point les misérables, c'était la souffrance, c'était le mal, c'était Ahriman, votre éternel ennemi.

—Ahriman, c'est moi, répondit Ormuz.

—Vous, Seigneur ?

—Je suis Ahriman, étant Ormuz. Le bien ne peut sortir que du mal ; la vertu ne peut sortir que de la souffrance.

—Est-ce là, Seigneur, ce que vous avez trouvé de mieux ?

—Ne blasphème point. Le mal passera. Il n'existe que pour engendrer la félicité et la vertu. Quand la Terre, où se fait l'épreuve, aura disparu, quand toutes les âmes des justes seront avec moi, ce sera comme si le mal n'avait jamais existé.

—Cela est spécieux, dit Touriri. Mais qu'en faut-il conclure pour mon cas ? Quel sentiment pouvaient m'inspirer des créatures avilies et déplorables à voir ? Et que leur devais-je de plus que de soulager leur misère ?

—C'est pour te l'apprendre que je te renvoie sur la terre.

—Mais, Seigneur...

Touriri n'acheva pas. Plus d'Ormuz... plus de Touriri... l'abîme.

III

Rien de plus simple ni de plus triste que la vie de Tirirou. Il vaquit à Eschoub, de très pauvres

artisans. Il eut une enfance mal nourrie. Il apprit un métier, dont il vécut péniblement. Il avait des vertus de pauvre homme : il était assez honnête, assez bon et très résigné, mais il n'avait ni la fierté ni la délicatesse qui font le luxe de l'âme.

Il se maria pour n'être pas seul. Le travail manquait souvent. Sa femme et ses deux enfants moururent de misère. Un jour, il tomba d'un échafaudage, et, mal soigné, resta fort impotent des deux jarabes, avec un bras paralysé et une plaie incurable à l'autre bras.

Il lui fallait mendier. D'abord, il s'y prit mal ; honteux, il n'osait insister et il ne recevait presque rien.

Peu à peu, l'habitude lui vint de la main opiniâtrement tendue comme un engin de pêche, des attitudes humiliées, de la prière qui poursuit le passant et qui espère le lasser. Dès lors il reçut à peu près de quoi ne pas mourir de faim.

Et, n'ayant aucune joie au monde, quand il lui restait quelques sous, il s'enivrait avec la liqueur fermentée du maïs.

Une jeune fille très pauvre, qui habitait une petite chambre voisine de son taudis, l'ayant rencontré plusieurs fois, eut pitié de lui. Chaque matin, elle venait laver la plaie de Tirirou, lui faisant son lit, préparait sa soupe et raccommodait ses vêtements, sans rien lui demander pour cela. Elle s'appelait Kirka et n'était point belle ; mais ses yeux étaient si bons qu'on imait à les rencontrer. Et, sans savoir pourquoi, Tirirou guettait chaque matin, de son grabat, le moment où Kirka se levait, paraissait à sa fenêtre...

Un jour que Tirirou mendiait comme de coutume, un homme riche lui jeta avec dégoût une pièce d'or. Dans le même moment, Ormuz permit que l'âme de Tirirou se souvint d'avoir été celle de Touriri. Et Tirirou, voyant de la haine dans le regard de l'homme riche qui lui faisait l'aumône, comprit pourquoi Touriri avait été condamné par Ormuz. Il comprit que lui aussi, dans sa vie antérieure, il avait, tout en les secourant, haï les misérables pour leur avilissement et leur laideur, c'est-à-dire pour des choses dont ils n'étaient point responsables.

Le lendemain matin, quand Kirka vint lui pan-



ser sa plaie, il la regarda. Il vit qu'elle faisait cela sans dégoût et que ses yeux restaient bons et tranquilles. Et alors il s'aperçut que cette jeune fille qui le soignait et ne s'éloignait point de lui, bien qu'il fût horrible entre les misérables, était vraiment bonne et vraiment sainte. Quand elle eut fini de le panser, il lui baisa la main silencieusement et pleura.

Et Ormuz lui fit la grâce de mourir dans la nuit même, très doucement.

—Qu'as-tu compris ? demanda Ormuz à l'âme de Touriri-Tirirou.

—Voici, Seigneur. Il faut servir les pauvres pauvrement. Il faut entrer dans leur âme de pauvres, ne point les mépriser pour un abaisse-

ment et une diminution d'âme où nous aurions pu être réduits, nous aussi, si nous avions été accablés par les mêmes nécessités ; les aimer du moins pour leur résignation, eux qui sont le nombre et dont les colères unies balayeraient les riches comme des fétus de paille ; et rechercher enfin s'il ne subsiste pas chez eux quelque vestige de noblesse et de dignité. Et il faut les servir humblement ; il faut, de même qu'on se résigne à ses propres souffrances, se résigner à la misère des autres en tant qu'elle offense nos délicatesses ; il faut, tout en les soulageant, ne point se révolter contre cette misère, mais l'accepter comme on accepte les my-térieux desseins de Celui qui connaît seul la raison des choses. Car le but de l'univers, ce n'est point la production de la beauté plastique, mais de la bonté.

—C'est à peu près cela, dit Ormuz. Bon serviteur, entre dans mon repos.

JULES LEMAÎTRE.

LES MOIS FLEURIS : SEPTEMBRE

(Voir gravure)

Elle fera battre le cœur de tout bon disciple de Nemrod ou de saint Hubert, l'allégorique composition de M. Habert-Dys, destinée à figurer septembre, le doux et mélancolique Fructidor, mois de la chasse.

Quel beau coup de fusil que ce congrès de lapins prenant leurs gentils ébats dans ce joli paysage, sans avoir l'air inquiets le moins du monde du plomb du chasseur !

Et pourtant, non loin, un groupe lugubre d'oiseaux morts, dont l'aile est à jamais brisée, semble bien fait pour inspirer de profondes réflexions, même au plus insouciant des lapins, en lui rappelant que la vie est courte et sans cesse menacée, et que, d'un instant à l'autre, le plus cabriolant et le plus étillant du groupe, lui peut-être, tombera là, sur l'herbe odorante, mortellement atteint, sans pouvoir regagner son terrier.

Mais jamais lapin ne pousse si loin la réflexion. Et en attendant leur dernière heure, à laquelle ils ne songent guère, en vrais épicuriens, les joyeux animaux continuent à s'ébattre, content de leur sort et insoucieux du problématique lendemain.

Cet amusant sujet varie de la plus heureuse façon la remarquable et attrayante série de nos mois fleuris, si favorablement accueillis par nos lecteurs.

Chez l'ouvrier chrétien. — La semaine est finie, le travail est terminé, les ouvriers sont partis en jetant un joyeux : Bonsoir. Son salaire tintant dans sa poche, l'ouvrier se hâte, content, il lui tarde de revoir sa femme, ses enfants, sa maisonnette, qu'il a quittés depuis le matin. Une propreté minutieuse embellit la modeste demeure, et le poêle reluit comme de l'or ; la femme et les enfants, tout joyeux, reçoivent le père à son arrivée. Le salaire honnêtement gagné suffit à la mère de famille, c'est la vie de son entourage bien-aimé ; elle trouve même quelque peu à mettre de côté ; cette modeste épargne n'est-elle pas le gage de ses vertus ? Et la joie et la paix, fruits d'un travail béni, règnent dans ce tranquille petit royaume.

Chez l'ouvrier sans Dieu. — La semaine est finie, le travail est terminé ; le père ne viendra pas, la nuit est déjà avancée. À la lueur de la lampe mourante, tristement, l'un après l'autre, les enfants vont prendre le repos : le sommeil pèse sur ces petits yeux ; la mère seule ne dort pas. La malheureuse, elle se glisse silencieusement hors de la pauvre chambrette ; elle connaît trop, hélas ! le lieu maudit. Elle y trouve son époux, ivre, la moitié du salaire est déjà dépensée. Alors, elle le supplie de le suivre, elle lui parle doucement, elle ne lui adresse pas un mot de reproche. Elle l'amène jusqu'à son lit, endormi et sans connaissance ; elle l'y étend avec soin, puis elle tombe elle-même à genoux : " Mon Dieu ! comment cela finira-t-il ? "